

FANTÔMES

LES DEUX RÊVES ne sauraient être plus contrastés. Dans l'un, je remonte l'avenue, en direction de Drewsboro, la maison où je suis née, et c'est un véritable temple. La lumière d'or sur les carreaux, lézardés, les pièces inondées d'une lumière chaude et rose pour festoyer à l'intérieur et, le long du fil qui pâlit, des torches de flammes, ferlant et déferlant. Comme je fais glisser le fermoir du portail et marche vers la porte d'entrée, je vois la rangée des hommes en livrée, des soldats, la pointe de leurs lances, chauffées au rouge, de part en part, comme à l'instant retirées du feu. Ce sont des hommes durs qui barrent le passage.

Dans le second rêve, je suis à la maison, dans la chambre bleue où je suis née. Portes et fenêtres sont verrouillées, et même l'espace sous la porte, où se réfugie la poussière, est scellé par une sorte de capiton. Le mobilier est tel qu'il était : une double penderie de noyer avec une coiffeuse et une table de toilette assorties. Il y a le seau de toilette en vert, avec un bouton de corbeille tressée. Je suis là, seule, incarcérée. Tous les autres sont morts. Je suis là pour répondre de mes crimes. Que mes interrogateurs soient tous morts ne change rien à l'affaire.

*

Il me semble avoir vu les choses avant de les avoir vraiment vues ; elles ont toujours été là, comme les mots, je crois, ont toujours été là, filant à travers nous. Je crois, par exemple, avoir reconnu les murs bleus de la chambre bleue, les murs suintant tranquillement de l'humidité sans fin et pas de feu, alors même qu'il y avait unâtre, ridiculement petit en comparaison de la taille de la pièce, où le couvercle d'une boîte de chocolats avait été placé en guise de décoration. Et Notre Dame ? Elle n'était pas la créature cireuse des peintures que je devais voir sur différents murs, mais une Notre Dame de Limerick bien en chair, avec une foule d'enfants à ses chevilles, comme si elle venait de leur donner naissance. Son accouchement était bien plus heureux que celui de ma mère, qui en parlait encore des années après : le travail, la longueur du travail, la nuit de décembre et la gelée noire qui était habituelle à cette époque de l'année, la sage-femme qui tardait et le raffut, qui se révéla vain, quand on lui dit que j'étais pied-bot parce que je n'étais pas venue au monde comme il faut. L'enfant avant moi était morte en bas âge, mais j'ai toujours cru qu'elle n'était pas morte, qu'elle était dans une des chambres à coucher, dans un placard ou un sac de linge, et quand j'eus appris à marcher, jamais je n'y montais seule, pas même en plein jour.

Mon père et son frère Jack étaient en bas à boire et, sitôt qu'ils surent la bonne nouvelle, ils montèrent,

titubant, avec de l'émincé de dinde qu'ils venaient de cuisiner, puisque c'était la Noël. À ce que racontait ma mère, la dinde était à moitié cuite, rose et coriace. Jack y alla de sa version de *Red River Valley* :

*Si tu m'aimes
Viens t'asseoir à côté de moi
Te dépêche pas de me dire adieu
Souviens-toi de la Red River Valley
Et du cowboy qui t'a tant aimée.*

J'étais une enfant affreuse, tellement affreuse que quand Ger McNamara, fils du couple qui habitait notre pavillon et capitaine dans l'armée irlandaise, vint me féliciter, ma mère répondit que j'étais trop moche pour me montrer et me tint donc cachée sous l'édredon rouge en point de chausson.

Voilà pour le ramassis d'anecdote, oui-dire, allégorie et consternation qui emplit la toile de mes débuts dans la vie, à la fois belle et effrayante, tendre et sauvage.

*

Drewsboro était une vaste maison à étage, avec des fenêtres en saillie, qui se laissait approcher par deux allées, l'ancienne et la nouvelle. Elle était construite en un grès légèrement doré provenant des ruines calcinées d'une « Grande Maison » qui avait appartenu aux Anglais et qui avait été brûlée dans les Troubles, au cours des années 1920. Ma mère, jeune fille, était invitée à la garden-party

donnée chaque année pour les paysans du coin, où l'on servait des petits pains glacés et de la limonade maison avec un essaim de guêpes autour du buffet.

Drewsboro devait quelque chose aux maisons chics que ma mère avait vues en Amérique. Il y avait des piliers ornementaux au portail, des fenêtres en saillie et un porche carrelé, qu'on appelait un vestibule et qui donnait sur une entrée carrelée. Aucune autre maison à l'entour n'avait des fenêtres en baie ni de vestibule. La pelouse comptait de nombreux arbres, non pas plantés l'un à la suite de l'autre, comme dans un domaine, mais chaque arbre avait son empire massif à lui, son feuillage frémissant et somnolent en été et en hiver, et les branches qui geignaient et qui craquaient, comme sur le point d'expirer.

À l'époque où je suis née, nous n'étions plus riches. Certes, nous avions la grande maison et les deux allées, mais les milliers d'arpents ou plus que mon père avait reçus en héritage avaient été vendus par morceaux, cédés dans des accès de générosité ou troqués pour payer des dettes. Mon père avait hérité une fortune d'oncles riches qui, lorsqu'ils furent ordonnés prêtres, émigrèrent en Nouvelle-Angleterre, et servirent dans la paroisse de Lowell, à la périphérie de Boston. Là, ils associèrent pouvoirs spirituel et séculier en brevetant un médicament baptisé « Father John's » censé tout soigner et qui se vendait au gallon.

Non loin de notre maison se trouvaient les ruines de la vieille maison, qui s'appelait aussi Drewsboro et qui

comme beaucoup de grandes maisons avait été brûlée pour que la milice anglaise, les *Black and Tans*, ne puisse les transformer en caserne. Mon père prit part à l'incendie et devait raconter comment lui et d'autres braves trempaient des chiffons dans l'essence, puis circulaient avec leurs bidons, aspergeant murs et boiseries. Ils en grattaient des allumettes, et le feu de joie qui s'ensuivait, qu'on voyait à des kilomètres à la ronde, était une marque de victoire supplémentaire sur l'envahisseur.

Bien avant, Lord et Lady Drew avaient vécu là, et le bruit courait que le fantôme de Lady Drew, dans sa robe, écumait nos champs la nuit, pleurant la perte de ses arpents, femme dépossédée.

Mon arrière-grand-mère, qui était veuve, acheta cette maison aux Drew, avec l'argent qu'elle tenait des prêtres de Lowell. C'était une femme hautaine, qui circulait chaque dimanche en voiture attelée pour inspecter ses terres et ses troupeaux, puis, plus avant, entrevoir les cerfs rouges qui détalait de leurs breuils pour plonger au cœur du bois, où s'enchevêtraient chênes, frênes et hêtres. Dans mon enfance, ce bois était devenu le domaine réservé des renards, des hermines, des blaireaux et des martres qui guerroyaient nuitamment alors que nos chiens, trop effrayés pour y aller, aboyaient hystériquement depuis la lisière.

Bien qu'elle vécût seule, elle s'habillait tous les soirs pour dîner, toujours en noir, avec une collerette de dentelle blanche, et buvait des grogs dans une coupe en corne cerclée d'argent qui portait la devise contestable des